

obscurs et multipliés ; ils entraînent des délais presque interminables et des frais énormes ; et ils étaient écrits dans une langue qui n'était pas familière au peuple conquis. Indépendamment de ces considérations, les Canadiens avaient vécu cent cinquante ans sous un autre régime : ils y tenaient par la naissance, par l'éducation, par l'habitude, et peut-être aussi par un certain orgueil national. Pouvaient-ils sans un extrême chagrin voir changer la règle de leurs devoirs, la base de leur fortune ? Si le mécontentement (c'est toujours Raynal qui parle), ne fut pas porté jusqu'au point de troubler l'ordre public, c'est que les habitants de cette région n'avaient pas encore perdu cet esprit d'obéissance aveugle qui avait si longtemps dirigé toutes leurs actions ; c'est que les administrateurs et les magistrats qu'on leur avait donnés s'écartèrent constamment de leurs instructions, pour se rapprocher, autant qu'il était possible, des coutumes et des maximes qu'ils trouvaient établies, comme nous le verrons un peu plus bas.

La même année 1764 est remarquable par des opérations guerrières entre les Anglais et les tribus de l'Ouest. Dans le cours de l'année précédente, PONTIAC, chef outaouais, mû par son ancien attachement pour les Français, ou plutôt mécontent de la manière dont les Anglais en usaient dans leur traite avec les sauvages, était parvenu à introduire par ruse ses guerriers dans le fort de Michillimakinac, (†) et en avait massacré toute la garnison, à l'exception du commandant, qui fut sauvé par l'intervention de M. de LANGLADE, gentilhomme canadien.

La facilité avec laquelle Pontiac avait fait tomber Michillimakinac entre ses mains, lui fit penser qu'il pourrait aussi se rendre maître du Détroit. Ayant donc rassemblé les guerriers de sa tribu, et le plus qu'il put de Hurons, de Chippéouais, de Pontéouatamis et de Mississagués, il s'avança vers ce poste, où commandait le major GLADWIN, avec une garnison de deux à trois cents hommes.

---

(†) Un parti ayant été envoyé en avant par Pontiac, sous le prétexte de rendre visite au commandant, après que le chef de la bande eut fait son compliment et protesté de son affection pour les Anglais, les sauvages se mirent à jouer à la balle, près de l'enceinte du fort. La balle fut jetée plusieurs fois à dessein en dedans de la palissade, et autant de fois, des sauvages y entrèrent pour la reprendre. Par ce moyen, ils parvinrent à se rendre maîtres d'une des portes, et tout le parti se précipita dans le fort.